

J.POT. LEGAL  
N° 2163  
1910

SEPTIEME ANNEE. — N° 2163.

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

DIMANCHE 20 MARS 1910.

5 C.

REDICTION & ADMINISTRATION

16, Rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>)  
TELEPHONE : 102-09

PUBLICITE : 110, Rue Réaumur — TELEPHONE : 225-10

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Directeur Politique :

JEAN JAURES

ABONNEMENTS

	Paris, Seine et Seine-et-Oise	Depart	Etranger
Un An	48 fr.	24 fr.	34 fr.
Six Mois	28 fr.	14 fr.	20 fr.
Trois Mois	15 fr.	8 fr.	11 fr.
Un Mois	1 fr. 50	1 fr. 75	2 fr.

Les Abonnements sont reçus SANS FRAIS dans tous les Bureaux de Poste.

5 C.

## De l'Argent pour Lutter

L'Humanité a publié, il y a deux jours, l'appel lancé par la Commission administrative permanente en vue de la souscription pour les élections. Elle tient à se joindre à l'organisme central du Parti, pour demander à tous les socialistes, organisés ou non, à tous ses lecteurs, de participer à cette souscription.

La bataille qui s'engage sera rude. De plus en plus, dans la décadence qui frappe le parti au pouvoir, le socialisme apparaît comme le suprême recours du peuple ouvrier et paysan.

Le déficit qui monte, grossi chaque jour par l'accroissement des dépenses de la paix armée, les fraudes qu'on retient dans les services de l'Etat, les scandales financiers de tout ordre, emprunts russes, renouvellement des grands monopoles privés capitalistes, scandales des transports, de l'Orléans, scandale des liquidations, tous ces faits sont d'accord avec nous pour démontrer la nécessité d'une transformation sociale. Mais aussi toutes les forces qui vivent de ces scandales, reconnaissant dans le Parti socialiste l'ennemi, feront contre lui un effort désespéré.

A leur argent, à leur volonté de corruption, le Parti socialiste opposera la vigueur de sa propagande et la lumière de ses démonstrations victorieuses, mais il ne peut se faire que s'il a lui-même à sa disposition les fonds indispensables.

Le Parti est encore de formation unitaire et organisée. trop récente pour avoir, comme les socialistes d'Allemagne, par exemple, un trésor de guerre, puissant de toute sa longue accumulation. Il a décidé cependant de consacrer à la lutte une somme de dix mille francs qui, sous forme d'affiches, de brochures, de propagande, seront mis à la disposition des organisations locales.

Cela est insuffisant. Il faut que chacun apporte son obole. Disons-le. C'est surtout à ceux qui, étant socialistes, se sentent ou de raison, n'ont pas encore adhéré à notre Parti, ne sont pas venus le renforcer, que nous faisons cet appel. Plus que pour les autres encore, c'est le moment pour eux de prouver leur esprit de dévouement à notre idéal.

Nous comptons sur tous pour faire le plus grand effort. Pour la bataille ! Pour la victoire !

## EN PRUSSE

Par une rencontre intéressante, la Chambre des députés de Prusse s'occupe à mettre à l'ordre du jour la prétendue réforme électorale, à la date même où, en mars 1910, la révolution de la Prusse est en train de se faire. Nul esprit réfléchi ne saurait, assurément, conclure de ce rapprochement à la probabilité d'un retour de ce passé lointain.

La monarchie de Guillaume II n'a pas seulement l'appui d'une armée forte et disciplinée. Elle peut compter sur le loyalisme, non seulement d'une aristocratie satisfaite et d'un corps de fonctionnaires zélés, mais encore d'une bourgeoisie timide et docile. Elle doit son prestige aux victoires de 1866 et 1871, au développement inouï de la puissance et de la richesse de l'Allemagne unie sous le sceptre des Hohenzollern. Toutes choses qui la distinguent de la royauté un peu médiocre et terro-terre de ce pauvre Frédéric-Guillaume IV. De plus, le vingtième siècle ne semble pas offrir un terrain aussi favorable que le milieu du dix-neuvième à ces mouvements généraux, mais sans lendemain, où la démocratie faisait ses premiers armes, une démocratie encore confuse dans laquelle l'idéalisme romantique d'intellectuels bourgeois coudoyait le réalisme encore inconscient du prolétariat.

Pour imposer qu'on ait été les manifestations en faveur du suffrage universel, quelque vil et juste que soit le ressentiment provoqué par les brutalités policières, pas un observateur sérieux ne se donnera le ridicule de prédire à brève échéance l'aboutissement de la révolution en Prusse. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Plus récemment cette leçon aura été donnée avec plus d'efficacité dans l'histoire de cette prétendue réforme électorale. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Plus récemment cette leçon aura été donnée avec plus d'efficacité dans l'histoire de cette prétendue réforme électorale. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Plus récemment cette leçon aura été donnée avec plus d'efficacité dans l'histoire de cette prétendue réforme électorale. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Plus récemment cette leçon aura été donnée avec plus d'efficacité dans l'histoire de cette prétendue réforme électorale. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Plus récemment cette leçon aura été donnée avec plus d'efficacité dans l'histoire de cette prétendue réforme électorale. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que Guillaume II avait promis la modification organique du régime que Bismarck proclamait misérable, il y a une génération. Le projet, tel que l'exposa M. de Bethmann-Hollweg, était dérisoire. Il maintenait la publicité du vote, le système des classes, c'est-à-dire la prédominance de la richesse, l'inégalité monstrueuse des circonscriptions. Tout au plus proposait-il de supprimer l'élection à deux degrés et de tempérer légèrement la ploutocratie par l'adjonction aux deux premières classes, non seulement de certaines capacités, mais surtout de certaines catégories de citoyens de tout rang : officiers ou sous-officiers, etc.

Cette parodie de réforme a paru encore trop hardie à la majorité. Aux conservateurs, s'est joint le centre qui a jeté bas son masque démocratique et achevé de révéler l'intime affinité entre le cléricisme même de magoclique et la réaction. Ils ont rétabli l'élection à deux degrés. Pour dorer la pillule, ils ont établi le secret du vote au degré primaire. Sur tout le reste, le projet présenté était assez rétrograde pour agréer aux coalisés. Les nationaux libéraux, dont on sollicitait l'adhésion n'ont pas osé pousser jusque-là le reniement de leur passé.

La gauche a justé avec énergie ; surtout les cinq socialistes, qui ont flétri la trahison des centres, faisant dire plusieurs de ses députés dans les provinces rhénanes par l'apport des voix ouvrières gagnées à force de promesses démocratiques. Rien ne pouvait changer l'issue du combat. M. de Bethmann-Hollweg a piteusement abandonné son projet, fruit tardif, avait-il dit, d'études si approfondies. Une fois de plus, il a été démenti par la monarchie prussienne et la parodie des affaires des hobereaux, selon la fameuse devise : *Der König absoluten und unsern Willen thun*.

C'est peut-être une victoire à la Pyrrhus. Le centre, en tout cas, paiera cher sa double trahison dans la réforme fiscale et la réforme électorale. Et la monarchie prussienne a manqué une fois de plus de faire une petite part, je ne dis pas au prolétariat socialiste, mais au libéralisme bourgeois le plus modéré.

FRANÇOIS DE PRESSENSÉ.

EN DEUXIEME PAGE :

La Grève des Papeteries-Coloristes.

EN DERNIERE HEURE :

Le Meeting des Cheminots.

## DEBOUT LES CHEMINOTS !

### A LA CONQUÊTE DES CENT SOUS

#### Les Agents des Chemins de Fer sont à bout de Patience

Les cheminots se sont réunis hier soir au Manège Saint-Paul. On lira en dernière heure, le compte rendu de leur important meeting.

Ils parcourront, ce dimanche, les rues de la capitale. Comme à la fin de l'année dernière, ils feront entendre une protestation retentissante contre les traitements qui leur sont octroyés. Ils nous semble nécessaire aujourd'hui d'exposer leur situation, dans ses grandes lignes.

De leur labeur, dépend l'activité nationale. Pourtant leur salaire est minime et les grandes Compagnies, usent à leur égard, de procédés arbitraires dont la nation demanderait un volume.

Dans les cadres limités d'un article, bornons-nous à décrire brièvement la vie de ceux qu'on appelle à juste titre : les gagnés-petits de la voie ferrée.

Il y a d'abord les hommes d'équipe. 85 francs par mois en province, 115 francs à Paris.

Dur métier, métier dangereux ! Les Compagnies "font une grande consommation" d'hommes d'équipe. Et il ne se passe guère de semaines, où l'on n'ait à déplorer un accident survenu à ces agents "subalternes".

Ils font l'attelage. Ils accrochent les wagons. La locomotive lance une voiture contre une autre voiture, l'ouvrier vient les relier entre elles. Il arrive que dans sa course brève, le wagon renverse l'agent, le laisse estropié ou mort sur la voie.

Dans les gares de « triage » où la voie est en déclivité, les accidents sont fréquents à la formation des trains. L'homme d'équipe amortit le choc entre les wagons qu'il accroche à l'aide d'un frein à sabots, pièce de bois ou de métal qu'il place sous la roue. Il se tient accroupi, il a les mains embarrassées, il doit travailler vite. Parfois le malheureux qu'il n'ait pas le temps d'éviter la banquette ou marche-pied, du wagon en marche. Elle l'atteint au front et l'assomme. Ou bien il perd l'équilibre sur la voie et la voiture passe...

Après 20, 25 ou 30 ans de services à Paris, il est bien rare qu'un homme d'équipe ne jouisse pas du traitement maximum que la Compagnie réserve à cette catégorie d'agents. Il gagne alors 1,800 francs par an.

Même salaire en général pour les pousseurs, chargés de l'entretien, et de la pose des rails réparés. Sur plusieurs réseaux, les uns et les autres ne sont pas rétribués au mois et souffrent à leurs frais le repos hebdomadaire. La journée de travail n'est pas non plus uniforme pour tous les agents : certaines Compagnies s'estiment satisfaites lorsque le personnel de la voie a travaillé dix heures par jour, mais d'autres Compagnies exigent des hommes la journée de douze heures.

Quant aux gardes-freins, serre-freins ou conducteurs leur temps de route — besogne et présence — atteint environ quinze heures. A Paris, ils reçoivent un traitement annuel de 1,350 francs.

Gardes-Barrières et Sous-Facteurs  
Mais les Compagnies ont trouvé un secret pour faire travailler les gens sans leur offrir de salaires ou bien en leur donnant une obole mensuelle de dix francs.

Les Compagnies ont dit aux gardes-barrières : « Vous serez occupés toute la journée pour ouvrir le passage aux voitures et aux autos. En rémunération de cette besogne, vous aurez dix, quinze, vingt ou trente francs par mois. Ce n'est certes pas le Pérou. Mais voici l'avantage : votre mari sera notre agent lui aussi et gagnera en qualité de pousseur "ses" 85 francs par mois. »

Et c'est ainsi qu'en échange d'une petite somme, on peut avoir à son service deux travailleurs, deux époux. C'est économique et familial !

Il y a d'autres procédés en usage dans les Compagnies pour assurer leurs bonnes finances...

Les sous-facteurs des chemins de fer qui nous délivrent nos bagages ressemblent aux facteurs des postes. Leurs appointements sont composés en partie des pourboires laissés par les voyageurs.

Seulement un facteur des postes reçoit de l'Etat presque 4 francs par jour, le chancelier. Un sous-facteur des chemins de fer touche, l'infortuné, 90 centimes ou 1 franc.

A lui de se débrouiller pour compléter ses appointements en s'adressant « au bon cœur », à la « générosité » du public !

Manœuvres, Laveurs de Wagons, Aiguilleurs et Chauffeurs  
4 fr. 25 aux manœuvres des dépôts, lorsqu'ils débutsent sur le P.-L.-M. pour nettoyer les machines. 125 francs par mois aux laveurs de wagons, qui four-

l'omps de la protection de M. Maujan et le commandant de M. Maus », président de la Fédération des commerçants-détaillants.

Les grands journaux, est-il dit, entre autres choses dans ces affiches, qui se firent les propagandistes de l'entreprise Marcouiriste, le lâchent maintenant avec dévouement. M. Marcouiriste devient trop compromettant.

L'enquête judiciaire engagée sur l'étonnante comptabilité de la Fédération Marcouiriste a tous de juger à sa valeur la réclamation et le scandaleux battage des chevaliers de la trahison syndicale.

Maintenant la preuve est faite. Il est démontré par l'enquête officielle que toutes les déclarations retentissantes de Marcouiriste n'étaient que mensonges destinés à tromper la crédulité des naïfs.

Ses œuvres : *Surechère*. Le nombre de ses adhérents : *Bluff*. Celui de ses membres honoraires : *Battage*. Ses colossales recettes : *Mensonges*. Son budget : *Falsifications*. Travailleurs, mettez-vous des baffes !

## LE SCANDALE DES LIQUIDATIONS L'ENQUÊTE JUDICIAIRE

QUEZ SE DEPOUILLE POUR SES VICTIMES

Le cabinet de M. Albanet est devenu le dernier cabinet particulier où l'on peut converser en tête-à-tête sans crainte des indiscrets. Jamais, sans doute, Duez n'avait donné tant de rendez-vous galants que depuis que la justice lui a fourni une garçonne discrète.

Pour donner même plus de saveur à ces rencontres et les rendre plus piquantes, on autorise l'ex-liquidateur à recevoir sa femme et les visites des amies prennent ainsi un petit air extra-conjugal qui leur donne du montant.

Avant hier, Duez eut le plaisir de s'entretenir avec sa maîtresse en titre, Mme Poirier. Hier, après une conversation avec son amie, il fut mis en présence de Mme Chappuy, déjà entendue la veille.

Et Duez eut tous les bonheurs à la fois. Sa clientèle fit, devant le juge, l'éloge de la droiture et de l'honnêteté du liquidateur, qui avait administré la fortune de feu M. Chappuy en de très loyales conditions. Il ne resterait plus — sur plusieurs millions laissés par le défunt, qu'un reliquat infime de quelques milliers de francs dont le joyeux prévenu aurait à rendre compte.

Il paraît que Duez n'en revenait pas ! « Bnu au plus haut point, il se sentit touché par le repentir et, incontinent, se résolut à une admirable pénitence.

Jusqu'au dernier centime ! Avec un air contrit et des sanglots dans la gorge, il demanda « de quoi écrire ». Sur une feuille de papier timbré — l'habitude, n'est-ce pas et le respect de la procédure — il rédigea un acte solennel.

Il se dépouilla de toute sa fortune, faisant abandon de tous ses biens jusqu'au dernier centime pour restituer quelques-unes des sommes qu'il avait détournées.

Gravement, sérieusement, il désigna M. Lemarquand pour procéder à la répartition de ses dépouilles et remit sa propre condamnation à M. Albanet qui l'accepta le plus gravement du monde lui aussi.

Avant accompli cet acte d'héroïque repentance, Duez s'en fut, d'un pied léger, à la Santé rêver à certain billet de La Châtre, qui lui inspira jadis à Voltaire une de ses spirituelles réflexions.

Ah ! que M. Albanet relise donc Voltaire !

Raymond FIGEAC

## LES RENTES DES TRAVAILLEURS

Péniches naufragées en Seine

Sept péniches, affrétées par la maison de transports fluviaux Sénéaux, Patin et Delquigny, naufragées par une « abeille », descendait la Seine, allant de Comblains à Rouen, quand au barrage de Poses, la péniche de tête ayant heurté une pile du barrage, toutes les autres vinrent se heurter violemment et deux de ces péniches coulèrent.

Sur le pont de l'une de ces péniches, le *Faudo*, appartenant à M. Dufernez, se trouvait le marinier Gislain, avec sa femme et ses trois enfants.

Par suite du choc, M. et Mme Gislain et une fillette âgée de cinq ans furent précipités à l'eau ; les deux autres enfants purent s'accrocher au bateau et furent recueillis sur une autre péniche.

La fillette coula au fond et fut noyée ; la femme put être retirée saine et sauve. Quant au malheureux marinier, il fut pris entre une péniche et les bords du barrage et eut une jambe broyée et le bassin brisé. Il a été transporté à l'hôpital de Pont-de-l'Arche dans un état grave.

Un appareil explosé  
Hazebrouck, 19 mars — A Strazeele, près d'Hazebrouck un appareil à acétylène a fait explosion, au moment où deux ouvriers opéraient une soudure. Les deux ouvriers ont été blessés grièvement.

Dans une carrière  
Lorient, 19 mars — M. Le Duin, cultivateur à Br-en-Berrie, et sa femme, étaient occupés à extraire du sable d'une carrière, lorsqu'un éboulement s'est produit.

La femme Le Duin a été tuée, son mari a été grièvement blessé.

## C'ÉTAIT PRÉVU !

D'AMADE RENTRE EN GRACE  
Le général de division d'Amade, est nommé au commandement de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie à Orléans.

On se rappelle que le général d'Amade avait été mis en disponibilité, il y a quelques mois, à la suite d'une interview sur les événements espagnols au Maroc. Il revient à Orléans.

## LA Petite Semaine

Samedi 12. — On y a mis le temps ! Mais il semble bien que, cette fois, ça y est tout de même... On l'a découvert... — Quoi donc ?... Le poteau... — Quel poteau ?... Le poteau rose... Le poteau rose des liquidateurs... En voici un de coffré !... Un trou de cinq millions... Il paraît que sa comptabilité est tout un poème ! Ses balances... — N'étaient que des balances ?... — Il en aura au moins pour deux ans de prison... — C'est la seule chose qu'il n'aura pas volée ?... On dit qu'il s'est mis un ou deux petits millions de côté... — Mais où ?... — En Angleterre, de l'autre côté du canal... — Le canal de Duez... — Oui... — Le plus canal des deux...

Dimanche 13. — Ce Duez avait décidé, ment une façon toute spéciale de comprendre

la procédure. « Liquider », ça doit être pour lui synonyme de « convertir en liquide » — et c'est ce qui explique pourquoi sa caisse est à sec aujourd'hui.

Un ami à moi qui est maître d'hôtel me confie qu'il est plusieurs fois l'honneur de servir chez Duez : jamais, m'apprend-il, Duez ne consentit à boire un verre de Chartreuse... Je sais trop comment on la fait, expliquait-il. Donnez-moi plutôt... Donnez-moi de la Tarragone.

En matière de spiritueux ce Duez était très spirituel.

Le mardi 14. — Il semble de plus évident d'ailleurs qu'il a caché son magot quelque part. Il fera ses deux ans de Clairvaux, après quoi il s'achètera un petit hôtel Avenue du Bois.

Car il s'en tirera avec deux ans : il paraît qu'on a trouvé un article de loi...

Deux ans pour un vol de dix millions au préjudice de l'Etat, sans doute ce n'est pas bezzef...

Mais Hervé fera quatre ans pour un article de journal : Ça fait compensation.

Et alors, de quoi vous plaindriez-vous ?

Mardi 15. — Mme Otero vient de me rendre... Que dis-je ?... Vient de nous rendre un service peu ordinaire. Citée en qualité de témoin et répondant à la question habituelle du président, elle a déclaré — oh mais là, froidement !... — qu'elle a aujourd'hui trente yeux ans...

Ce qui revient à dire qu'il ne s'est écoulé qu'une dizaine d'années depuis l'an de grâce 1883... — époque à laquelle nous la vîmes débiter sur la scène de l'Olympia !

Et ça nous fait — à vous comme à moi — douze ans de gagnés ! Mme Otero est vraiment bien aimable de nous rassurer ainsi sur la fuite du temps.

Vendredi 18. — Vernissage du « Salon des Indépendants ». Ce qu'il y a de plus drôle, c'est le sérieux avec lequel certains de ces « œuvres » ont été créées et nous sont présentées.

On entend des conversations suggestives : — Tiens... Voici un joli paysage... C'est un coucher de soleil... — Ça, un coucher de soleil ?... Tu n'y es pas... C'est une lan-gouste... — Une langouste ?... — Voyons le catalogue... Numéroté 8.730... Euh... euh... j'y suis !... 8.730... C'est... *Portrait de Mlle X...* — Et ça, qu'est-ce que c'est... un troupeau de buffes ? — Non !

qu'on ne saurait croire. Ainsi, dans la troisième salle, à gauche, presque à côté de la femme qui a la dernière tricolore, il y a une toile qui n'est pas de Boronali, mais qui n'en révèle pas moins un talent tout spécial.



Ca s'appelle Main d'Art. Et c'est du plus rassurant effet.

'Samedi' ro. — Un ami m'envoie un portrait de Saint-Exterminus qu'il a trouvé en vrac à N. D. de la Galette.



Saint-Exterminus, dont il fut hier question au tribunal de la Seine, est un brave homme de saint auquel les femmes en mal

VICTOR SNELL. (Dessins de H. P. GASTRE)

### Conseil des Ministres

La date des élections. Le conseil des ministres s'est réuni hier, sous la présidence de M. Fallières.

### L'Etat du Métropolitain

Plusieurs lignes sont encore inondées. Les recettes de février. La Commission municipale de contrôle technique des Travaux, que préside Brunet,

men provoqué une importante diminution du trafic. Ainsi, le métro, en février, n'a transporté que 8.178.636 voyageurs au lieu de 20.555.216 l'an dernier pendant le même mois.

### CINQUANTE BATEAUX COULES

800 Disparus. Pétersbourg, 19 mars. — Une dépêche de Tokio annonce que, pendant une tempête d'une violence extraordinaire, une cinquantaine de bateaux de pêche ont coulé sur la côte orientale.

### Le Procès de Venise

LE RÔLE DE LA CONFIDENTE. Venise, 19 mars. — L'interrogatoire de la bonne, Elise Perrier a occupé encore l'audience de ce matin.

### IL NEIGE !

Est-ce l'hiver qui va venir avec la saison printanière, quand le printemps nait, ces jours derniers, en pleine saison hivernale ? Aux lilas poussent déjà des feuilles vertes, et les grands arbres eux-mêmes, dans certains quartiers de Paris, ont leurs plus jeunes branches piquées de bourgeons.

### Les Retraites Ouvrières au Sénat

Le Sénat a poursuivi hier la discussion en deuxième lecture du projet sur les retraites ouvrières et paysannes.

# COMMENT L'INONDATION A PROVOQUÉ UNE GRÈVE

Le Mouvement des Coloristes. — Parce que la Seine a monté, les Salaires doivent baisser. — Un Tâcheron qui a « de la Poigne »

lontainement consenti à manger le pain de leurs frères.

Les Méthodes du Tâcheron. Mais la résolution des grévistes n'a pas faibli : tous les jours, ils se rendent devant l'usine pour exhorter les quelques malheureux qui, travaillant encore, compromettent la cause commune, à les rejoindre.

Le Mauvais Coup. Tout de même si cruassé que soit un tâcheron contre toute sentimentalité, celui-ci n'osa pas annoncer au personnel l'inévitable décision qu'avaient prise les directeurs : celle de baisser les salaires...

LA BATAILLE ÉLECTORALE. Arrondissement de Sceaux. 1<sup>re</sup> circonscription, Aug. Besombes. 2<sup>e</sup> circonscription, Albert Thomas. 3<sup>e</sup> circonscription, J. Martin. 4<sup>e</sup> circonscription, Nectoux.

La situation est excellente pour notre Parti, qui, dans ce département, a déjà recueilli plus de 6.000 voix. M. Foy qui pendant toute la durée de son mandat a totalement oublié ses électeurs et n'a jamais siégé à la Chambre ne pourra plus tenir une majorité.

DANS LA NIEVRE. Dans son congrès du 13 mars, la Fédération socialiste de la Nièvre a désigné les citoyens Jean Locquin comme candidat dans la 1<sup>re</sup> circonscription de Nevers et E. Robin, député sortant dans la 2<sup>e</sup> de Nevers et Eugène Laurent, conseiller général dans l'arrondissement de Cosne.

### AU CONSEIL MUNICIPAL

### Le Conflit des « Boueux » Le Funiulaire de Belleville

La régie directe du funiulaire est votée mais à titre transitoire. Depuis plusieurs semaines, la Ville de Paris est menacée d'une grève des charretiers qui aident à l'enlèvement des ordures ménagères.

Après Colly. Deslandres établit que l'indemnité prévue est des plus légitimes et que les boueux seraient en droit de refuser de charger les boîtes, leur travail normal consistant uniquement à conduire leurs chevaux.

Après Colly. Deslandres établit que l'indemnité prévue est des plus légitimes et que les boueux seraient en droit de refuser de charger les boîtes, leur travail normal consistant uniquement à conduire leurs chevaux.

Après Colly. Deslandres établit que l'indemnité prévue est des plus légitimes et que les boueux seraient en droit de refuser de charger les boîtes, leur travail normal consistant uniquement à conduire leurs chevaux.

## A TRAVERS PARIS

### Vers la Côte d'Azur

Cent cinquante petits sinistrés sont partis hier pour Cannes et Antibes. Une caravane joyeuse est partie hier de la gare de Lyon avec la belle perspective d'un long mois de printemps à passer sur la Côte d'Azur.

Cette troisième caravane, qui sera la dernière, ne fut pas la moins choyée au départ de la gare par les parents, inquiets un peu, heureux toutefois de se séparer de leurs chers infirmes.

### Hats d'hôtel

M. Graverend, employé dans un grand magasin de nouveautés, en rentrant chez lui vers 10 heures du soir, hôtel de l'Étoile, 141, rue Saint-Honoré, chambre 39, constatait avec stupeur que l'on avait forcé la porte de son armoire à glace et fait sauter la serrure d'une malle.

Le propriétaire a pu fournir à M. Bureau, le commissaire de police, le signalement des deux individus, qui sont d'origine russe et qui n'en sont pas à leur coup d'essai, car déjà plusieurs plaintes contre eux pour vols analogues ont été déposées.

La Maison des Etudiants. — La Maison des Etudiants, construite rue de la Bucherie, a été inaugurée hier après-midi par M. Doumergue. Des discours ont été prononcés par le ministre de l'Instruction publique, le président du conseil municipal et les présidents de l'Association des Etudiants.

Un Théâtre du Peuple. — Peut-être sait-on que M. Henri Antoine, fils, ade de diverses personnalités du monde théâtral et littéraire, fonde un Théâtre du Peuple, qui devra appartenir mieux que de nom à ceux pour lesquels il sera créé.

### DÉPARTEMENTS

Toulon, 18 mars. — Un accident s'est produit au moment où la baleinière du contre-torpilleur Lahire, commandant de l'escadre, ramenait les permissionnaires à bord.

Troyes, 18 mars. — Ce matin, à 6 h 35, en attendant la messe dans la manufacture de savon de M. Bonnefont, située à l'extrémité d'un canal-Sans, Le sinistre est dû à l'explosion d'une chaudière. Deux ouvriers ont été tués, un autre a disparu.

### ÉTRANGER

Barcelone, 18 mars. — Cette nuit, un incendie s'est déclaré dans la manufacture de savon de M. Bonnefont, située à l'extrémité d'un canal-Sans. Le sinistre est dû à l'explosion d'une chaudière. Deux ouvriers ont été tués, un autre a disparu.

### ENCRES MIETTE SUPÉRIEURES

## ENTRE DEUX AMOURS

Grand Roman

PAR Charles MALATO PREMIÈRE PARTIE La Maube et le Quartier XXVII Les deux vivaux — SUITE — Cependant Pierre, aidé de sa mère, désahabait le blessé, toujours immobile, et l'étendait sur le lit. Marguerite courait chercher une éponge et faire bouillir de l'eau pour procéder à un nouveau lavage des bords de la plaie.

Puis, se tournant vers Pierre, il ajouta un peu durement : — Il est regrettable que vous l'avez fait transporter ici sans attendre mon arrivée. J'aurais pu vous rendre un compte approximatif de la quantité de sang qu'il a perdu. Et moi, j'aurais pu procéder plus facilement aux constatations légales, ajouta le commissaire, jetant son regard sur celui du médecin. Pour moi, c'est la loi. Voulez-vous, cependant, attendre ce que sa pensée pouvait avoir de débilitant, il ajouta : — Il est beau d'être humain, mais avec réflexion. Pierre ne fut pas troublé ; il répondit : — Monsieur le commissaire, j'ai eu des raisons sérieuses pour agir ainsi, outre la question d'humanité. Le magistrat eut un geste de surprise : — Ah ! bah ! fit-il. Sauriez-vous quelque chose sur le drame dont ce jeune homme a été la victime ? — Non... Pourtant, j'ai des soupçons. — Parlez. Votre devoir est d'éclaircir la justice. Pendant que le docteur procédait à un pansement en règle, Pierre raconta l'histoire de Marthe, depuis la terrible nuit qui avait vu sa tentative de suicide jusqu'à sa fuite chez Toubarin, le restaurateur de Gentilly. Il dit la poursuite de Bapron sur le territoire même de Bourg-la-Reine et la course éperdue de la jeune fille. Il s'abstint seulement de parler de son amour à lui. Le commissaire de police l'écoutait absorbé. — Mais c'est du roman, du Rocambole ! s'écria-t-il. — C'est la vérité. — Dans ces cas, pourquoi ne m'avez-vous pas informé plus tôt ? La police est faite pour rechercher les malfaiteurs.

— Que voulez-vous, monsieur le commissaire, fit naïvement le père Darlet. C'est si désagréable de mettre la police dans ses affaires, même quand on n'a rien à se reprocher ! — Oui, vous aimez mieux avoir affaire aux bandits, n'est-ce pas ? — Et le commissaire conclut en haussant les épaules : — Tout ce qui arrive aujourd'hui est de votre faute. L'exagéré, comment Darlet fut consterné de ce reproche. Comment, c'était sa faute à lui, honnête travailleur, qui ne demandait rien à personne, si ce n'est de continuer à vivre en paix avec ses voisins persécutés par Marthe et venant à redouter persécution, que chez lui, si la jeune fille se sauvait, et si Stir était assassiné ! Décidément, c'était à en devenir fou : il n'y avait plus de chance dans ce monde que pour les canailles ! Cependant, le commissaire examinait les vêtements du blessé et classait comme pièces à conviction tous les objets trouvés dans les poches. Ce fut d'abord un fin mouchoir brodé aux initiales J. S., puis le calepin sur lequel Pierre lui montra les divers portraits de Marthe, puis le télégramme signé du nom de la jeune fille ! — Oh ! oh ! fit-il. Une complice ! Pierre eut un geste violent de stupeur indigné. Soupçonner Marthe d'être la complice d'un assassin, de celui-là même qui avait voulu la violer ! N'était-ce pas le comble de la folie ? Marguerite n'eut que le temps de se jeter au-devant de lui, craignant quelque voie de fait sur le représentant de l'autorité. — Monsieur le commissaire, dit-il d'une voix frémissante, celle que... — Il allait dire : « oser accuser » ; Marguerite lui ferma la bouche d'un regard si suppliant que Pierre, tout frémissant de rage qu'il fut, s'arrêta net.

Le commissaire leva sur le jeune homme un regard froid. — Achève, dit-il. — C'est que vous accusez, reprit Pierre, faisant un effort terrible pour demeurer calme, est une victime, non une coupable. Et il ajouta, regardant le magistrat les yeux dans les yeux : — Une victime digne de tout respect. — Oh ! oh ! fit le commissaire avec une pointe d'ironie, vous la défendez avec une singulière chaleur. — Je l'aime, épondit simplement le jeune homme. Le commissaire demeura pensif. Il ne détestait pas ce genre d'hommes qui, forts de leur conscience, osent tenir tête à l'autorité quand elle se trompe et la spontanéité franche de Pierre lui inspirait une certaine sympathie. En outre les Darlet jouissaient dans le pays d'une excellente réputation. Pourtant, ce télégramme signé Marthe, blessé sous son toit, sa chaleur à se porter garant de l'innocence de la jeune fille constituait des points troublants. Il continua son exploration des poches de Stir. Dans l'une d'elles, il trouva une carte de visite de Valesco. — Valesco ! murmura-t-il. Un nom romain ou polonais... C'est sans doute la carte d'un ami... Et pas de porte-monnaie ! pas de montre ! Voilà une pénurie qui concorde peu avec la coupe des vêtements et la finesse du linge. Il est clair comme le jour que la victime a été dévalisée par son meurtrier. — Ajoutez, fit le docteur, que le coup de couteau a été porté avec la maîtrise d'un professionnel. Sans le calepin qui l'a orné et fait voler, le ventricule gauche était perforé, tandis que maintenant... ma foi,

il a toujours deux chances sur dix d'en rattrapper. C'est naïf guère encourageant. Le docteur reprit : — Puisqu'il est ici, nous l'y laisserons... provisoirement du moins, car tout nouveau transport pourrait lui être fatal. Mais s'il revient à lui, évitez de lui parler et de le faire parler. — Soyez sans crainte, affirma Pierre. — Et surtout, au premier symptôme de réveil à la vie, prévenez-moi. Du reste, je reviendrai. Le docteur donna quelques instructions à la mère Darlet et à sa fille transformées en gardes-malades, puis il partit tandis que le commissaire, assis devant la table, rédigeait son rapport. Marguerite s'approcha de son frère et, bas, lui demanda : — Que pensez-vous faire maintenant ? — Attendez qu'il reprenne connaissance et puisse, peut-être, nous renseigner sur elle. Puis je repartirai. — Pauvre Pierre ! soupira Marguerite. Le commissaire ayant reçu la déposition de Pierre se retira pour aller téléphoner à la Sûreté. Deux heures s'écoulaient sans que le blessé fit un mouvement. Pourtant la température du corps s'élevait légèrement, les pulsations devenaient presque perceptibles. Pierre et sa sœur ne le quittaient pas de vue. Le docteur revint, portant un véritable arsenal de pharmacie et de chirurgie : de quoi guérir ou tuer dix malades à la fois. — Toujours rien ! fit-il en penchant son oreille sur la poitrine de Stir. Pourtant la circulation s'est établie lentement et la plaie ne suppure pas. La chair apparaissait d'une blancheur de cire avec la tache noir-rougeâtre du sang coagulé sous la charpie et les linges.

A ce moment, les paupières de Stir s'ouvrirent faiblement, laissant apercevoir un regard trouble. — Il est sauvé ! murmura Pierre. Le docteur répondit par un haussement d'épaules. Sauvé ? Parce qu'il ouvrait les yeux ! — Pourrait ce regard, d'abord atone, se préciser, acquiescer de la conscience et une fixité. Les paupières achevaient de s'ouvrir et, soudain, le malade prononça d'une voix faible comme un souffle, distincte pourtant, ce nom : « Marthe ! ». Pierre et Marguerite elle-même eurent un sursaut et s'entre-regardèrent : le jeune campagnard était-il vivement le docteur s'adressant au blessé. Puis de son ton le plus persuasif, il ajouta : « Vous êtes sauvé. Ces trois mois furent prononcés avec un parfait accent de conviction, car le dignitaire avait pour principe d'agir au moins autant sur le moral que sur le physique des malades. Néanmoins quelques choses comme un faible et ironique sourire se joua sur les lèvres exangues du peintre. A ce moment entièrement docilement dans la chambre trois hommes anxieux le père Darlet venait d'ouvrir. C'étaient le commissaire, le juge de paix du canton de Sceaux, agissant comme délégué du procureur de la République, et Valesco, mandé par la police à la suite de la découverte d'une de ses cartes de visite dans la poche de Stir. (A suivre.)